



rencontre

Delphine Diallo

«Je suis perçue comme un exotisme»

La photographe franco-sénégalaise basée à New York milite pour changer le regard porté sur les femmes, trop souvent objectivées. Ses images habitées d'une profonde dimension spirituelle consacrent les puissances féminines et la pluralité des identités. par Astrid Krivian

N

ée en 1977 d'une mère française et d'un père sénégalais, Delphine Diallo grandit à Paris. Diplômée en design et animation de l'Académie Charpentier, elle travaille dans l'industrie musicale en tant qu'artiste d'effets spéciaux, graphiste, monteuse, directrice artistique. Elle s'éveille à la pratique photographique au Sénégal, à Saint-Louis, ville de son père, où elle réalise des portraits de famille. Grâce à son amie l'actrice Aïssa Maïga, elle rencontre le célèbre photographe Peter Beard, qu'elle accompagne au Botswana pour l'assister dans la réalisation d'un calendrier Pirelli. Cette expérience décisive la convainc de lancer sa carrière à New York, où elle vit depuis 2008. Publiées dans le *New York Times* ou le *Washington Post*, ses œuvres ont entre autres été exposées à Londres, à New York, à Berlin, à Lisbonne, à Paris, au musée du Quai Branly, ou encore à Arles, aux Rencontres de la photographie. Artiste activiste, elle s'est donné pour mission de changer le regard sur les femmes noires en proposant d'autres représentations que celles conditionnées par le patriarcat, l'histoire de l'esclavage et de la colonisation. La photographe effectue ainsi des recherches anthropologiques, puise dans des mythes ancestraux pour créer de nouvelles narrations et mythologies, ériger de nouveaux modèles. Dans ses images riches de symboles, de métaphores, les femmes interprètent différents archétypes, incarnant la force des énergies enfin libérées, le «divin féminin» pour la citer. Ici, la photographie est un don, un acte spirituel, une guérison pour donner confiance aux femmes et transcender leur condition.

AM: À travers votre travail photographique, vous dites que vous conjuguez l'art et le militantisme.

Delphine Diallo Je n'ai pas eu le choix: ma nature, mon identité font de moi une militante, car je suis invisible. En tant que photographe noire, je n'ai pas eu de modèle. Où sont les femmes photographes? Et noires? Ces dernières doivent représenter à peine 5 % de la profession. Les industries de la photographie, de la publicité n'embauchent pas de femmes, c'est ancré dans leur subconscient. Il faut changer cette habitude de ces générations de professionnels qui ne font confiance qu'aux hommes. Avec mon niveau actuel, je pourrai réaliser des campagnes de pub, des projets importants à 100 000 dollars qui permettent d'acheter une maison, de vivre dans un monde d'opulence et

” Ma nature fait de moi une militante, car je suis invisible. En tant que photographe noire, je n'ai pas eu de modèle.

d'abondance. Et non pas être limitée à une commande de photos dans un magazine de mode. C'était difficile à accepter au début, mais au lieu de me plaindre, j'ai décidé de réaliser mes œuvres artistiques et de les vendre très cher. Je me suis ainsi débrouillée pendant dix ans, en bossant entre New York, Paris, et le Sénégal pour multiplier les opportunités. Aujourd'hui, j'ai ma place sur le marché de l'art, mes prix sont à un bon niveau pour me permettre de vivre. Mais ce n'est que le début: je crée sans cesse, et mon compte en banque devra prouver cette abondance, ma production prolifique.

Votre intention est-elle de changer le regard sur les femmes en général, noires en particulier?

Dans les sociétés occidentales, l'objectification des femmes noires est un fait. Elles sont beaucoup plus sexualisées, c'est la seule place qu'on leur attribue, il n'existe pas d'autres modèles. Les Blanches rencontrent aussi ce problème d'hypersexualisation, mais elles disposent de différents rôles, elles peuvent générer plusieurs interprétations d'elles-mêmes et choisir un espace où se développer. En tant que Noires, nous n'avons quasiment pas d'exemples: un seul mannequin, Naomi Campbell. Une seule actrice, Aïssa Maïga... Je transcende cette objectification, je suis métisse, «café au lait», et à mon âge, je suis toujours perçue comme un exotisme. Déçue de ne pas voir reflétée cette identité dans la société, je l'ai créée pour moi. Si personne ne me voit, moi, je vais me voir! Je crée un espace où les femmes de couleur ont le respect, l'honnêteté, l'intégrité, la décence, même dans l'interprétation de leur nudité.

Vous vous êtes construite grâce à votre art?

Oui. Je sais qui je suis, donc je peux dépasser le fait d'être perçue en tant qu'objet et m'adresser à toutes les femmes de notre problème commun de vivre dans une société patriarcale. Je parle de conscience universelle, de masculinité toxique, de la non-entraide des femmes entre elles – qui ne croient pas en elles,

Ci-dessous, *Highness Hybrid* (2011).
Ci-contre, en haut, *Mengly Buto* (2010),
et en bas, *Infinite* (2015).



DELPHINE DIALLO



n'arrivent pas à cultiver leurs rêves. À New York, je suis entourée de femmes qui rêvent, qui ont dépassé ce désir normé d'avoir des enfants, un mari, une maison. De couleurs différentes, on crée toutes ensemble. Donc c'est plus facile, car je ne suis pas seule dans cet état. Nous sommes libres, non soumises à la réflexion et à la place que les hommes veulent que l'on prenne dans la société. C'est compliqué, car il existe très peu de visions de cet autre monde. Mais c'est ici que j'ai rencontré d'autres photographes comme moi : j'ai donc un pôle de réflexion, un univers autour de moi. En France, j'aurais été la seule femme noire à être embauchée, parce qu'il n'y en a pas d'autres.

Vous dites que les hommes sont convaincus de voir la beauté des femmes, mais qu'ils se trompent. C'est-à-dire ?

La photographie a posé une malédiction sur les femmes car ce sont les hommes qui l'ont développée. Souvent, une femme ne s'aime pas, n'apprécie pas de se regarder, car elle sait que les hommes ne vont pas aimer cette réflexion. C'est dingue ! Eux voient la jeunesse et ont besoin de sexualiser la beauté pour la voir. Moi, je me concentre sur l'énergie, la beauté intérieure. Les hommes ne peuvent pas y accéder s'ils ne sont pas spirituellement éveillés. Un photographe doit transcender la jeunesse, capter le trajet de la vieillesse, la manière dont on mûrit en tant que femmes. Pourquoi la société ne nous voit-elle plus après 40 ans ? On doit se libérer de ça. Car c'est à partir de cet âge que l'on est *smart*, belles, c'est là que tout commence. Ce sont certainement nos plus belles années car nous savons qui nous sommes. Je me réfère beaucoup aux femmes africaines de ma famille : elles sont âgées, mais quand je les vois marcher nonchalamment, s'asseoir, discuter, elles sont bien dans leur peau, dans leur statut, leur identité. Elles savent qui elles sont. J'accepte de vieillir, je n'ai pas besoin de me maquiller tous les jours, d'avoir à prouver quelque chose. Plus on se libère, plus on regarde notre corps avec bienveillance, plus il nous donne de l'amour, et non l'inverse.

Cette émancipation, ce «travail de guérison», doit-il s'effectuer par les femmes elles-mêmes ?

Elle ne peut pas venir des hommes. Les femmes doivent se projeter dans le futur. On ne sait pas qui l'on est, parce que l'on a laissé les hommes s'exprimer, faire, ils ont occupé tout l'espace. Maintenant, elles prennent leur place dans la création, la littérature, les arts visuels et plastiques, la réalisation... Et racontent d'autres histoires importantes, originales, qui feront évoluer les mœurs. Les hommes mettent souvent en scène des récits de conflits, de violence, de tueries. Où sont les histoires d'amour ? On a besoin d'utopie et d'imagination pour se projeter. Les femmes du futur sont là, elles vont arriver à changer la société ces dix prochaines années. Les hommes devront même reconsidérer leur comportement vis-à-vis de nous. C'est une mission, une belle bataille. On a tout à y gagner, car le monde actuel est obsolète.

Vous souhaitez que le corps féminin soit plus respecté. Comment enclencher cette évolution ?

Nous avons besoin de créatrices aujourd'hui, par centaines de milliers. L'industrie est tellement masculine que même les femmes se doivent d'embaucher des femmes. C'est important. 75 % de mes rentrées d'argent sont le fait d'hommes. Où sont les femmes qui m'aident ?

Il y a une dimension spirituelle, voire sacrée dans votre travail. La photographie est un don, elle ne prend pas l'âme du sujet.

Je donne une place qui n'a jamais vraiment été ouverte à la photo, que tu peux appeler «photographie sacrée». Ce n'est pas religieux. La réflexion d'un être humain, de sa lumière à travers l'objectif est sacrée. Je respecte profondément les sujets, je passe beaucoup plus de temps à parler avec eux qu'à les prendre en photo. Ils me l'autorisent, je leur demande, sans arrêt. Je ne vole pas les âmes. Le matin, je regarde mon corps, mes mains bouger, le soleil me touche de sa lumière orangée, je reconnais cet amour. L'amour est une expérience personnelle, intérieure. C'est une illusion. Il peut être distribué, donné, avec l'intention de guérir, mais pas de prendre. L'intention du photographe doit donc changer. C'est aussi pour cela que notre société ne va plus bien : la photographie doit donner, elle ne doit plus prendre. En espérant qu'une génération d'artistes comprenne cet aspect spirituel. Mon travail est conduit par une énergie spirituelle, un continuum de réflexion et de guérison. Je crée des personnages, des caractères, des images transcendantes qui insufflent cette énergie féminine. Je ne vends pas mes photos, parce qu'elles sont jolies, mais parce qu'elles soignent.

Vous dénoncez aussi l'objectivation des femmes noires dans l'industrie du rap, au sein de laquelle vous avez travaillé en France...

La culture hip-hop à la base est exceptionnelle. Mais elle a été récupérée par l'industrie, qui a vu le danger de ces hommes noirs intelligents, et fait en sorte que les artistes générant des fortunes sur MTV ne disent pas grand-chose, soient vite oubliés. Ces clips objectifiant les femmes noires ont été distribués dans le monde entier, depuis les années 1990 jusqu'à aujourd'hui ! Quant aux artistes féminines, elles n'ont aucune compréhension de leur spiritualité. Si j'avais une fille qui les prenait en modèles, ça m'énerverait. Elles ne veulent pas prendre cette responsabilité, martelant qu'elles sont des femmes noires libres. Donc les gens n'ont rien à dire ? C'est hypocrite. As-tu vraiment envie d'inspirer la Terre avec ce corps hypersexualisé ? C'est l'industrie du *porn*, la marque d'une société en déclin, une lecture et un langage pornographiques du corps qui n'ont pas de valeurs. Il existe d'autres manières de montrer une femme nue de manière respectable, d'autres histoires, d'autres mythologies, qui transcendent le temps et l'espace.

Vous puisez justement votre inspiration dans des mythes traditionnels ancestraux. Vous voulez tuer les muses et les princesses, et exposer les guerrières, les guérisseuses...

Les muses et les princesses viennent de la société patriarcale : on est faibles, vulnérables, on reste derrière notre prince.

” J'ai un lien fort avec le Sénégal, il me permet d'être équilibrée, de ne pas me sentir perdue dans un monde sans racines.

C'est triste, c'est la seule mythologie que l'on nous a apprise enfants ! Alors qu'il y a tant d'autres archétypes féminins jamais explorés : les guerrières, les reines, les chamanes, les guérisseuses, les exploratrices, les amantes... C'est très excitant pour moi de découvrir ces histoires différentes.

Pourquoi le succès du top model Naomi Campbell n'a-t-il pas représenté pour vous une marque d'ouverture dans l'histoire de la mode ?

C'était une illusion. Son esthétique est devenue la marque et la signature officielles du continent africain. Imaginez l'inverse : une seule mannequin blanche qui réussit dans toute l'Afrique ! On ne compte pas plus de cinq mannequins noirs, comparé aux centaines de milliers de femmes blanches. Cela montre bien le racisme de la mode. Elle ne s'est pas ouverte à d'autres types de beautés africaines, qui ont pourtant fait de la France, de l'Europe des sociétés diverses, et que l'on voit dans les rues de Paris ou de Londres. Ces lieux qui se prétendent les meilleurs du monde sur le niveau intellectuel. Laissez-moi rire ! Cet intellect supérieur qui interdit à d'autres personnes de raconter leurs histoires ? Parce qu'elles seraient moins importantes que les vôtres ? Quelle prétention. Et ces valeurs continuent à diviser les gens aujourd'hui. La diversité des beautés, des esthétiques, des interprétations relève pour moi d'une évolution, d'une société progressiste. Ce n'est hélas pas le cas en Occident.

Votre éveil photographique est-il né au Sénégal ?

Oui. En voyant ma première photo, j'ai compris que quelque chose s'était passé entre le modèle et moi. Depuis, je réalise des portraits de ma famille. J'ai un lien fort avec le Sénégal, il me permet d'être équilibrée, de ne pas me sentir perdue dans un monde sans racines. L'Occident nous enjoint à rester seuls chez nous, à ne pas partager, à se couper de nos origines. L'Afrique, c'est l'opposé total ! J'ai le projet d'y passer du temps l'an prochain pour poursuivre ce travail en profondeur. Le noir et blanc représente 70 % de mes photos. Certains critiques m'ont dit : «Il ne faut plus prendre l'Afrique en noir et blanc, Seydou Keïta et

Malick Sidibé l'ont fait. Nous, on incarne l'Afrique moderne.» Mais moi, je vois en noir et blanc. Je défends ce choix esthétique, intemporel, il m'a permis de comprendre la forme, de la vivre. **Réalisé avec votre mère, votre autoportrait *Black Skin, Black Mask* est une métaphore d'un regard conditionné, qui voit d'abord votre couleur de peau avant votre humanité. Vous invitez le spectateur à ouvrir son esprit, à connaître l'histoire de l'esclavage, de la colonisation. Cette image s'inspire de l'ouvrage *Peau noire, masques blancs* de Frantz Fanon.**

C'est un livre fondateur. Les Blancs et les Noirs doivent le lire pour comprendre l'effet psychologique de la colonisation sur eux. Ainsi éduqués, ils pourraient dépasser l'esprit du colonisés-colonisateurs. Chacun doit se décoloniser. Un exemple : pourquoi en Europe les films des personnes de couleur (arabes ou noires) ne sont presque exclusivement que des comédies ? On ne nous prend pas au sérieux ? Une histoire ne sort pas de l'ordinaire si elle n'est pas comique ou ne se déroule pas dans les banlieues. Ça limite les capacités d'expression d'une génération d'artistes. New York est un microcosme qui évolue très vite, avec des films indépendants, une industrie du film noir, du film latino, du film asiatique. Des communautés que la France dénigre sous le mot «communautarisme», car cela représente une menace pour sa domination culturelle. Il faut changer notre regard sur l'autre. Celui que l'on ne comprend pas et que l'on ne veut pas comprendre. Celui que l'on ne voit pas dans le cinéma français, qui oublie les cultures «du monde». Même les termes utilisés sont des mots de colonisateurs. Analysons ce langage pour le déconstruire et utiliser un nouveau langage international, ouvert, non raciste. L'Occident ne regarde pas le monde. Que sait-on vraiment des autres peuples ? J'ai dû effectuer ce travail de compréhension de l'autre en arrivant ici. Car j'étais de culture française, donc privilégiée, avec ce problème d'ethnocentrisme dans ma manière de m'exprimer, de juger, de critiquer...

New York est-elle une bulle ?

Est-ce que vous y sentez l'Amérique de Trump ?

Non. Les New-Yorkais sont des guerriers, des immigrants venus sans leur famille. Même dans les temps difficiles, ils s'entraident, se soutiennent. C'est là où j'ai construit mon identité. À Paris, on n'a pas vraiment accès à la création underground, alternative. J'ai la chance de vivre à Brooklyn, à Bushwick, un quartier d'artistes. À côté de chez moi travaillent 200 peintres, sculpteurs, plasticiens. Ici, la création n'a pas besoin d'être approuvée par les autres. Parfois, pour joindre les deux bouts, les artistes ont un ou deux boulots. Mais beaucoup parviennent aussi à vivre de leur art. C'est un métier très difficile, il faut être prêt à assumer des galères. Guidée par l'énergie créative, je suis une machine à production, je suis mon propre boss, responsable, disciplinée. Ainsi fonctionne le mouvement des artistes, on ne peut pas être fainéants ! Ma liberté est un espace de silence, de réflexion, de recherches anthropologiques pour mon travail photographique. ■ delphinediallo.com